

## Avant-propos

*Foreword*

*Prólogo*

*Prefazione*

**Denis Pelletier**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/49847>

DOI : [10.4000/assr.49847](https://doi.org/10.4000/assr.49847)

ISSN : 1777-5825

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 27 février 2020

Pagination : 7-10

ISBN : 9782713228223

ISSN : 0335-5985

### Référence électronique

Denis Pelletier, « Avant-propos », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], Hors-série | 2020, mis en ligne le 27 février 2020, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/49847> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.49847>

---

© Archives de sciences sociales des religions

## Avant-propos

Ce numéro hors-série, le premier de l'histoire des ASSR, est consacré aux biographies de cinq chercheurs généralement considérés comme les « fondateurs » de la revue, également présents, pour quatre au moins d'entre eux, dès les premières années du Groupe de sociologie des religions (GSR) créé en 1954 autour de Gabriel Le Bras. Raconter les débuts de l'aventure qui nous réunit encore aujourd'hui, ce pourrait être un simple travail de mémoire, ou la reconnaissance d'un héritage qui oblige. Après tout, les *Archives* se sont déjà penchées, et à plusieurs reprises, sur leur propre histoire. La démarche qui a présidé à l'écriture de ce livre collectif est pourtant d'une autre nature. Elle est liée à ce qui est au cœur de tout désir d'histoire, le dépôt d'archives. C'est donc pour prendre la mesure des archives que laissent à leur mort Henri Desroche, Jean Séguy, Jacques Maître, Émile Poulat et François-André Isambert, que s'est constitué en 2014, sous la direction de Pierre Lassave, le groupe de travail dont ce livre est le fruit.

Désir d'histoire, l'expression appelle deux remarques. D'une part, le choix a été fait d'approches biographiques, parce qu'elles sont les mieux à même de rendre compte de l'alchimie de passions privées et de raison scientifique qui gouverne l'invention d'un champ de savoir, ce que l'on appelle parfois à juste titre le « temps des pionniers ». D'autre part, le désir d'histoire n'est pas un monopole d'historiens. Les auteurs réunis dans ce cahier viennent de disciplines diverses : André Mary est anthropologue, Céline Béraud, Danièle Hervieu-Léger et Pierre Lassave sont sociologues, Yvon Tranvouez est historien. Chacun et chacune entretiennent ou ont entretenu avec le chercheur dont ils retracent l'itinéraire une relation parfois intime, fondée sur un compagnonnage de plus ou moins longue durée, tantôt avec l'homme, tantôt avec l'œuvre – nous savons bien que des amitiés se tissent dans l'espace du texte. Leur rencontre

est un croisement de méthodes, de sensibilités et de générations, qui est le principe même autour duquel les *Archives* se sont construites et continuent de se renouveler. Ces portraits ne nous intéresseraient pas autant s'ils ne parlaient pas aussi des sciences sociales des religions telles que nous les pratiquons aujourd'hui et des enjeux auxquels elles nous confrontent.

À travers ces cinq vies de chercheurs, le lecteur entrera dans ce temps de passions sociologiques que furent les vingt-cinq premières années de l'après-guerre. Pierre Lassave retrace en détail dans son introduction ce contexte politico-scientifique, et l'on se gardera de répéter ici ses analyses, fût-ce par anticipation. Rappelons seulement les grandes lignes de l'histoire. Elle s'écrit au sein de deux institutions de recherche fondées peu après la Libération : le Centre d'études sociologiques créé en 1946 par le Centre national de la recherche scientifique (CNRS) d'une part, où se trama en quelques années la « seconde naissance » de la sociologie française puis son organisation en spécialités ; la VI<sup>e</sup> section de l'École pratique des hautes études (EPHE), dite des Sciences économiques et sociales, d'autre part, fondée par décret en novembre 1947 et devenue en 1975 l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). Les débuts du Groupe de sociologie des religions participent de ces deux lieux de recherche qui ont d'abord alimenté, dans le cadre de l'effort de modernisation de l'État engagé au lendemain de la Libération, l'utopie d'une gestion scientifique du corps social. Le fait peut paraître paradoxal, car rien ne permettait a priori de penser une telle relation entre l'étude des religions et la modernisation sociale, dans un univers intellectuel largement dominé par les enjeux de laïcité. L'évolution du titre de notre revue, d'*Archives de sociologie des religions* (1956) à *Archives de sciences sociales des religions* (1973), illustre pour partie l'histoire qui a suivi, marquée à la fois par la définition progressive du métier de sociologue, par le jeu des frottements – concurrence et dialogue – entre les diverses disciplines autour desquelles s'est constitué le paysage des sciences sociales en France, et par un désir d'interdisciplinarité qui ne s'est jamais démenti. Simultanément, la revue a confirmé la vocation internationale qu'elle s'était donnée dès l'origine, en partie grâce au relais de jeunes chercheurs étrangers venus suivre les séminaires de ses fondateurs à la VI<sup>e</sup> Section puis à l'EHESS, avant de faire carrière dans leur pays.

Le deuxième versant de cette aventure appartient à l'histoire du catholicisme contemporain. Parmi ces cinq « pionniers », deux avaient été prêtres (Émile Poulat et Henri Desroche), engagés l'un et l'autre dans l'aventure des prêtres-ouvriers qui marqua la première décennie de l'après-guerre. Un troisième, Jean Séguy, porta sa vie durant comme une blessure le fait de n'avoir pas été accepté par la Compagnie de Jésus dans laquelle il avait souhaité entrer. Les deux derniers, Jacques Maître et François-André Isambert, avaient été des catholiques engagés dans la Résistance puis dans la mouvance chrétienne progressiste condamnée en 1954-1955. Chacune de ces vies de chercheurs s'est construite sur la base d'une crise initiale des engagements militants et de leur enracinement intime, crise à laquelle un autre engagement, dans la recherche et ses institutions, offrit une issue. Mais ces cinq hommes ont eu également

partie liée avec la mobilisation de l'Église de France, au même moment, dans un considérable effort de sociologie pastorale dont ils durent recueillir les fruits tout en se dégageant de son héritage confessionnel. Gabriel Le Bras, qui fut leur parrain et joua un rôle-clé au début de l'aventure, mesurait sans doute cet éloignement inévitable lorsqu'il décida, à la parution du premier numéro de la revue, de prendre lui-même ses distances avec le groupe qu'il avait fondé. Professeur à la Sorbonne et directeur d'études à la Section des sciences religieuses de l'EPHE, à la fois grand mandarin universitaire et grand notable catholique, il avait été l'initiateur de cette sociologie confessionnelle dont se séparaient ses héritiers respectueux mais rebelles. Sa présence en creux, tout au long des chapitres qui suivent, illustre la redécouverte en cours de son rôle éminent dans l'histoire des sciences humaines et sociales en France.

Soulignons enfin un dernier point. Les fondateurs du GSR avaient à se situer par rapport à l'héritage des « sciences religieuses ». À la V<sup>e</sup> section de l'EPHE, la rencontre entre anthropologie, philologie et histoire avait permis de construire la version française de ce que l'on appelait ailleurs « l'histoire des religions » (*Religionswissenschaft* ou *Religionsgeschichte* en Allemagne), d'abord attentive aux traditions textuelles dans lesquelles s'inscrivaient l'expérience religieuse et son institutionnalisation. Autre avait été la position d'Émile Durkheim qui, comme Max Weber ou Georg Simmel en Allemagne, avait fait du phénomène religieux l'observatoire privilégié d'une sociologie de la modernité.

Sans doute Marcel Mauss avait-il relayé pour partie l'enseignement de Durkheim au sein de la Section des sciences religieuses. Mais, en s'inscrivant dans le cadre de la VI<sup>e</sup> section de l'EPHE, les fondateurs du GSR ont opéré un déplacement fondateur, qui permettait d'inscrire la question religieuse dans le champ des sciences sociales. Ont-ils pour autant fait table rase de tout passé ? Le goût de l'interdisciplinarité qui caractérise la revue résulte pour partie au moins de l'héritage de l'histoire des religions, tout comme l'importance accordée à l'inscription des faits religieux dans leur longue durée. L'histoire de la revue témoigne aussi d'une tension constante entre deux manières de saisir la religion, comme champ de spécialisation et comme laboratoire d'une sociologie générale. Les cinq vies de chercheurs retracées ici sont entièrement tissées par ce mixte entre la revendication d'un héritage et l'exigence de sa transgression.

La rédaction des ASSR adresse ses remerciements aux cinq auteurs de ce numéro, et tout particulièrement à Pierre Lassave qui en a été la cheville ouvrière. Nous remercions aussi Dominique Iogna-Prat, Enzo Pace et Jacques Revel, qui ont accepté d'évaluer le manuscrit et dont les remarques et suggestions ont été précieuses. Merci à Mattia Gallo, pour l'intelligence savante et la précision de son travail d'édition. Remerciements enfin aux Éditions de l'EHESS, qui nous permettent d'offrir à nos lecteurs ce volume hors-série qui s'ajoute aux quatre livraisons annuelles de la revue. Il n'est pas indifférent qu'il paraisse au moment où plusieurs des équipes de recherche et des établissements engagés aux ASSR se réunissent au sein d'un espace commun, le Campus Condorcet, autour d'une bibliothèque, le « Grand équipement documentaire », dont une des vocations affichées est de recueillir les archives de nos disciplines.

Les chantiers institutionnels ne valent que pour en ouvrir d'autres, qui sont d'abord des chantiers de recherche. Celui des sciences humaines et sociales et de leur histoire est essentiel, en un moment où nous sommes confrontés d'une part à une globalisation des savoirs qui remet sur le métier nombre de nos concepts et de nos méthodes à l'épreuve d'autres cultures savantes, d'autre part au risque de voir les sciences sociales réduites à la portion congrue au sein d'un espace public saturé de discours experts se réclamant de logiques d'efficacité immédiate. La démarche critique est la raison de nos disciplines. En publiant les premiers résultats de cette recherche sur leur propre histoire, les *Archives* sont dans leur rôle.

Denis PELLETIER  
*Directeur de la rédaction*